ESSAI

N.° 4.

SUR L'OBÉSITÉ;

Présenté et soutenu à l'Ecole de Médecine de Paris, le 8 janvier 1807,

PAR ANTOINE FAUROT, de la Chaisedieu,

(Département de la Haute-Loire)

Elève interne des hôpitaux civils de Paris.

Quæ fundata sunt in naturâ, crescunt et perficiuntur; quæ verò in opinione, variantur, non augentur.

BAGLIVI, Praxis med., p. 174, cap. 13, lib. 1.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, N.° 13.

1807.

PRÉSIDENT,

M. LEROUX.

EXAMINATEURS,

MM. THOURET.

PETIT-RADEL.

DESGENETTES.

DUMÉRIL.

DEJUSSIEU.



Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE,

Témoignage public de ma reconnaissance et de mon amour filial.

A. FAUROT.

ESSAI
SUR L'OBÉSITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur le siége de la Graisse, son mode de séparation et ses usages; sur la Nature de l'affection morbide provenant de sa surabondance, et les divers degrés dont cette surabondance est susceptible.

I. On sait que le tissu cellulaire est le siége exclusif de la graisse, et que c'est surtout sous la peau, autour des surfaces séreuses, des organes à grands mouvemens, qu'elle abonde naturellement. Au contraire, elle manque au pénil, au scrotum, aux paupières, sous les surfaces muqueuses, autour des artères, des veines, etc. Il est aussi reconnu que, dans l'intérieur des systèmes organiques, la graisse varie en quantité : il n'y en a point dans le cerveau et la moelle épinière, ainsi que dans les organes fibreux et cartilagineux. L'intervalle des tuniques artérielles et veineuses en est aussi dépourvu, tandis que dans celui des fibres, des muscles, elle y est en assez grande quantité. Quelques organes glanduleux en contiennent aussi, comme les parotides, le pancréas, les reins autour des bassinets; mais on en aperçoit ordinairement aucun vestige dans d'autres organes de cette espèce, tels que le foie, la rate, la prostate, etc.

II. Le mode de séparation de la graisse d'avec la masse du sang a été expliqué différemment par les physiologistes. *Malpighi* admettait, à cet effet, des glandes et des conduits excréteurs, mais de l'existence desquels on peut douter, puisque, depuis lui, aucun anatomiste ne les a aperçus. *Haller*, pensant que la graisse circulait toute formée dans le système artériel, prétendait que sa séparation se faisait par transsudation à travers les ouvertures dont sont criblées, selon lui, les parois des artérioles qui se distribuent dans le tissu cellulaire. Telle est encore l'opinion que suivent plusieurs physiologistes modernes (*Richerand*). Enfin, il est des auteurs qui, d'après des raisonnemens rigoureux (*Bichat* est de ce nombre), pensent que cette opération se fait par exhalation, et qui, de même que dans toutes les exhalations, admettent des vaisseaux blancs continus au système capillaire artériel, qu'ils regardent comme agens de cette espèce de secrétion.

III. La graisse a des usages essentiels dans l'économie animale. La plupart des physiologistes la considèrent comme une espèce de nourriture qui, se trouvant en réserve, sert, dans les cas de longue abstinence à réparer les déperditions journalières : ils se fondent sur ce qui se passe dans certains animaux; par exemple, les loirs et les marmottes, l'ours, qui acquièrent un énorme embonpoint durant l'automne, s'enferment sans provisions dans leurs terriers, où ayant vécu pendant six mois, dans un état de torpeur, aux dépens de leur graisse, en sortent au printemps, époque à laquelle leur engourdissement cesse, dans un état de maigreur extrême. Il semble, jusqu'à un certain point, que la même chose se passe chez l'homme jouissant d'un grand embonpoint et mis tout-à-coup à la diète.

IV. La graisse, comme mauvais conducteur du calorique, paraît contribuer pour beaucoup à la conservation de la chaleur. Il suffit, pour se convaincre de ce fait, d'observer deux personnes,

placées dans les mêmes circonstances, l'une maigre et l'autre grasse.

V. D'après ce que j'ai dit, il est évident que l'exhalation de la graisse en quantité modérée ne peut qu'être avantageuse à l'homme, sous plusieurs rapports; elle est le signe de la force et de la bonne santé. Mais il n'en est pas de même lorsqu'elle se fait avec surabondance; elle produit une affection morbide qui indique presque toujours l'atonie du tissu cellulaire, et particulièrement l'affaiblissement des vaisseaux absorbans destinés à reprendre la graisse. Cette espèce d'infiltration graisseuse constitue cet état du corps, que l'on désigne par les noms d'*obésité*, de *corpulence graisseuse*, de *polysarcie adipeuse*, et enfin, de *physconie*. Cette dernière dénomination a été consacrée spécialement à l'augmentation volumineuse du bas-ventre (*Sauvages*). Elle vient du mot *physcon*, par lequel les Grecs désignaient les hommes ventrus. C'est à ce défaut que *Ptolomée*, d'après le rapport de *Tite-Live*, dut le surnom de *Physcon* que les Egyptiens lui donnèrent.

VI. Si, d'après le rang que quelques médecins (*Cœlius-Aurelianus*, *Sauvages*, *Cullen*, etc.), ont donné à l'obésité dans la classification des maladies, on juge de l'idée qu'ils s'en sont faite; on voit que, sous ce rapport, leur opinion n'est pas très-différente de celle de quelques physiologistes modernes. Les premiers l'ont placée parmi les cachexies; et les autres observent que les leucophlegmaties, genre de cet ordre de maladie, ont une espèce de connexion avec l'infiltration graisseuse. *Bichat* (Anatomie générale), remarque qu'il y a plus d'analogie entre celle-ci, et l'infiltration séreuse, qu'on ne le pense communément, et établit son assertion sur l'examen des phénomènes qui accompagnent ces deux affections. Cependant, pour faire sentir la différence qu'il y a entre ces deux maladies, il dit : « Presque toujours les leucophlegmaties « proviennent d'un vice organique dans un viscère quelconque,

« spécialement dans le cœur, les poumons, le foie, la matrice et « la rate. De-là, il résulte qu'elles ne se résolvent guères, et que « la mort, déterminée, non par elles, mais par le vice organique « lui-même, les termine presque toujours. Au contraire, il est rare « qu'un vice semblable accompagne la surabondance graisseuse, « laquelle peut se concilier avec une longue vie ». Il termine par cette réflexion : « S'il y avait des leucophlegmaties, sans autre al- « tération que la faiblesse cellulaire, je suis persuadé qu'elle pour- « rait s'accorder de même avec la régularité des fonctions ».

VII. L'obésité est susceptible de divers degrés. Les auteurs nous en ont transmis des exemples où l'exhalation a été portée à un tel degré, qu'on a peine à y ajouter foi. Un nommé *Chiapin Vitellis*, marquis de *Cerona*, général espagnol très-connu de son temps par sa corpulence excessive, se réduisit, en buvant du vinaigre, à un tel degré de maigreur, qu'il pouvait tourner sa peau plusieurs fois autour de lui. *Haller* cite un homme qui pesait près de 392 kilo gr. (800 liv.) *Sennert* fait mention d'un homme dont le poids était de près de 294 kilogr. (600 liv.); et d'une fille de 36 ans, de celui de 220 kilogr. (450 liv.) Les papiers de Londres du 31 octobre 1757 parlent d'un certain Polwel, mort dans le comté d'Essex; son obésité monstrueuse l'avait rendu célèbre. Il avait de circonférence plus de 4 mètres et demi, ou 15 pieds d'Angleterre, et pesait 318 kilogr. (650 liv.) J'aurai occasion, dans le cours de cet Essai, de donner quelques observations détaillées.

CHAPITRE II.

Circonstances qui disposent à l'Obésité, ou qui la déterminent.

VIII. La production de la graisse, due, selon les chimistes, à la combinaison qui, chez les animaux, s'effectue entre l'hydrogène et le carbone, principes qui la constituent essentiellement, est

aussi, d'après eux, d'autant plus considérable, que le sang est plus chargé de ces deux principes, c'est-à-dire, qu'il est moins oxigéné. Ils pensent que cela arrive lorsque le foie et le poumon sont malades; que la respiration et la secrétion biliaire n'entraînent point hors du corps une suffisante quantité de principes formateurs de l'huile. Ils s'appuyent : 1.° de l'observation de quelques phthisiques à qui on a trouvé, après la mort, le foie très-gras et plus volumineux; 2.° du résultat de l'expérience sur certains animaux enfermés dans un lieu chaud et obscur, chez qui le foie grossit et devient très-gras. Ces faits ne sont ni assez multipliés, ni assez décisifs pour établir cette théorie sur la formation de la graisse; d'ailleurs elle est démentie par l'observation journalière. Ainsi l'on voit fréquemment des individus jouissant d'un embonpoint plus qu'ordinaire; et cependant leur respiration et leur secrétion biliaire s'effectuent librement. Au contraire, il en est d'autres atteints d'un marasme complet chez qui l'une ou l'autre de ces fonctions est lésée, comme dans la phthisie pulmonaire et l'obstruction du foie.

IX. Il est des circonstances qui disposent plus évidemment à l'exhalation d'une grande quantité de graisse : je vais les examiner successivement.

X. Dans l'enfance, comme l'ont observé la plupart des anatomistes, le tissu cellulaire des cavités splanchniques est presque privé de graisse : mais il n'en est pas de même du sous-cutané; il en contient naturellement beaucoup, et quelquefois il y a une disposition telle, à cet âge, que l'accumulation de la graisse dans ce tissu cellulaire est si considérable, qu'elle donne aux enfans un air de monstruosité. Ces cas ne sont pas rares; en voici un exemple assez frappant. L'enfant qui en fait le sujet était déjà gros et gras à sa naissance. On aperçut ensuite que sa corpulence augmentait sensiblement chaque jour, et tellement, qu'en peu de temps ses couches et ses autres langes ne pouvaient plus l'envelopper. Cet

enfant, sevré à l'âge d'un an, jouissait d'une santé assez bonne; ses fonctions s'exécutaient assez bien; il n'avait aucune autre difformité que celle dépendante de la masse graisseuse dont il était surchargé; son pénis était à peine perceptible, on ne voyait que l'ouverture du prépuce; ses mamelles proéminaient comme celles d'une femme qui allaite. Quelques années s'étant écoulées, cette obésité s'est successivement dissipée, et a laissé l'enfant bien portant et très-agile (Eph. cur. nat., décad. 11e, an VI, obs. *Frederici-Wihelmi Clauderi*).

XI. Cette surabondance de graisse disparaît, en général, dès la quatrième ou cinquième année, et on ne la remarque guères que lorsque l'accroisement est accompli, ou, le plus souvent, à l'âge de 40 à 50 ans. A cette époque de la vie, elle se porte surtout à l'intérieur et plus spécialement dans l'abdomen, où l'épiploon forme quelquefois un amas graisseux du poids de trente à quarante livres (*Bonnet, Boerhaave, Lieutaud*), tandis que le tissu cellulaire sous-cutané en contient très-peu. On ne voit guères les parties intérieures et extérieures être simultanément surchargées de graisse, hors dans les cas d'obésité prononcée.

Il n'est pas nécessaire que je prouve par des observations que l'âge adulte est l'époque où les collections graisseuses sont les plus fréquentes et les plus considérables; c'est un fait qui est connu de tous les auteurs qui ont parlé de l'obésité.

On voit rarement le grand embonpoint aller avec la vieillesse: à cet âge, ordinairement la graisse se fond, disparaît et laisse tomber comme flétrie et ridée la peau, qu'elle avait tendue et soutenue. L'observation a appris que la maigreur modérée est favorable aux vieillards: ceux qui sont ainsi constitués sont, en général, moins indisposés et plus assurés d'arriver à un grand âge que ceux qui sont replets.

XII. Il paraît que la différence des sexes a aussi quelque influence sur les proportions de la graisse. Dans la femme, la tex-

ture de toutes les parties est plus lâche et plus pénétrée de fluide que dans l'homme ; le système général est plus riche en matière graisseuse, surtout le tissu cellulaire sous-cutané, qui, sous ce rapport, conserve les caractères de celui de l'enfance ; c'est même à cet état du tissu cellulaire que ce sexe doit ses formes arrondies et gracieuses. Chez elle, la cessation des menstrues n'est pas non plus une circonstance indifférente à la production de la graisse ; on voit que beaucoup de femmes prennent alors, en très-peu de temps, un excès d'embonpoint.

XIII. Soit que la corpulence tienne à une espèce d'idiosyncrasie, soit qu'elle dépende d'une diathèse graisseuse, il est constant qu'il est des individus qui y sont singulièrement disposés ; on serait même tenté de croire que cette disposition a, dans certaines familles, quelque chose d'héréditaire ; car il en est où les personnes qui la composent, parvenues à un âge déterminé, deviennent toutes très-grasses.

XIV. Les climats influent d'une manière remarquable sur la fréquence de l'obésité. On sait que le nombre des individus qui en sont atteints est plus considérable dans les pays froids et humides, comme l'Angleterre, la Hollande, etc., que dans les pays chauds, tels que l'Espagne et la partie méridionale de la France.

XV. On a remarqué qu'il y a une constitution particulière de l'atmosphère qui détermine la production subite d'une grande quantité de graisse. C'est ainsi que, dans vingt-quatre heures, un brouillard engraisse les grives, les ortolans, les rouge-gorges, etc., et leur donne une pesanteur telle, qu'à peine ces animaux peuvent se dérober au fusil du chasseur. Ce phénomène, qui est fréquent en automne, n'est jamais sensible chez l'homme.

XVI. Toutes les substances alimentaires ne sont pas également

propres à la production de la graisse. Il est bien reconnu que les animaux qui se nourrissent exclusivement de chair ne deviennent, en aucun cas, aussi gras que ceux qui vivent de graines et de végétaux. Il n'y a même que ceux-ci qui fournissent cette graisse ferme que nous nommons *suif* dans les usages domestiques. Celle des autres animaux est liquide. La remarque que fait *Cartheuser*, dans sa matière médicale (*de unguinoso*, *oleis pinguibus*), vient à l'appui de ce que j'avance : il dit que les animaux qui vivent de graines et d'herbes s'engraissent plus facilement que ceux qui se nourrissent de viande. Dans les Ephémérides des curieux de la nature, décad. III, an VII et VIII, append., p. 138, l'auteur d'un mémoire sur cet objet prétend aussi que la nourriture végétale est plus favorable à la production de la graisse que l'animale. Il se fonde sur des observations qui peuvent se faire tous les jours sur les animaux, soit sauvages, soit domestiques. Il examine les carnivores, tels que le lion, le tigre, le loup, l'aigle, le corbeau, etc. Il fait voir que ce n'est point dans cette classe qu'on trouve les animaux les plus gras, et qu'il faut plutôt les chercher parmi ceux qui vivent de végétaux, surtout de graines; par exemple, le cochon, le bœuf, l'oie, la caille, etc.

Quoi qu'il en soit, on peut, en général, regarder toute nourriture abondante et succulente, comme cause de l'exhalation d'une plus grande quantité de graisse. En effet, qu'on jette ses regards sur les différentes classes de la société, on verra que c'est dans la classe aisée qu'il se rencontre, le plus ordinairement, des hommes jouissant d'un embonpoint excessif. Au reste, il existe dans cette classe plusieurs autres circonstances qui concourent à produire cet effet.

XVII. Les bières récentes et chargées de beaucoup de fécule sont de toutes les boissons celles qui paraissent les plus propres à la production de la graisse. Leur usage, si considérable en Angleterre, en Hollande et dans la partie septentrionale de la France, ne contribue pas peu à rendre l'obésité plus fréquente dans ces pays.

XVIII. Parmi les causes qui modèrent l'activité de la circulation et disposent à la collection d'une plus grande quantité de graisse, on doit mettre au premier rang les copieuses évacuations de sang. Souvent elles précèdent l'obésité. Le journal de médecine, année 1757, parle d'un homme âgé de 50 ans, grand mangeur et grand dormeur, parvenu à une grosseur extraordinaire, et qui, depuis l'âge de 32 ans, se faisait purger et saigner cinq à six fois l'année. Une observation de *Simon Scholzius*, prouve encore cette influence des évacuations sanguines sur l'accumulation de la graisse (1).

XIX. Quelquefois les malades ayant été très-affaiblis dans les fièvres aiguës, par les déjections alvines, les sueurs, les hémorrhagies, ou par la violence même de la maladie, deviennent très-gras, même dès-leur convalescence, quoique leurs forces soient encore languissantes.

---

(1) *Rever.* JOH. MUSONIUS *polonus, vir staturâ procerâ, corporeque ob nimiam pinguedinem vasto atque ad motum inepto, 58 natus, per aliquot annos dyspnœâ, maximè intereundum sæpissimè conquestus est, qui anteà frequenter hæmorrhagiam narium ferè usque ad animi deliquium patiebatur, et ex erysipelate pedis utriusque ulcere laborabat : his è concilio nostro aliquoties purgantibus usus est, ob metum hydropis, sed absque commodo, nam respiratio in dies difficilior, facultasque vitalis debilior reddebatur, ut se tandem lecto committere cogeretur. Lecti et quietis pertæsus, aurâ liberiori frui gestiebat, persuasus sibi in valetudinis aliquod emolumentum. Cùm ipsum nullis rationibus à proposito abducere possem, ille deniquè* 25, *aug.* 1666, *mane cathedram templi conscendens, habitâque concione polonicâ brevi, circa meridiem rhedâ cum filiâ se vehi jubet, ad vicinum pagum, milliare germanicum ab urbe distantem, profecturus. Sed dùm vix quartam milliaris partem perficeret, rhedâ descendens subitò moritur. Cadaver sectioni traditum est, ubi post chirurgicam apertionem, in abdomine supra musculorum carnem satis amplam et robustam, adeps, coloris ad citrinum vergentis, octo digitorum transversorum crassitie superans conspiciebatur; viscera omnia medii ventris, cor insigni pinguedine præditum cum pulmonibus* (In Miscell. cur. nat., anni 1671, obs. 87).

XX. Un des moyens les plus usités pour favoriser la production de la graisse, est la castration que l'homme emploie sur les animaux qui doivent servir à sa nourriture. Après cette opération, il les engraisse plus facilement; leur chair devient plus délicate, et, par conséquent, plus propre à satisfaire la sensualité. On remarque que les eunuques acquièrent une grande corpulence, principalement lorsqu'ils font peu d'exercice.

XXI. L'inertie, le repos et le long sommeil disposent aussi à l'accumulation de la matière adipeuse. J'ai connu un ecclésiastique très-gros et très-gras qui ne faisait d'autre exercice que celui nécessaire pour remplir ses devoirs religieux et prendre ses repas; il passait le reste du temps à dormir.

J'ai recueilli à l'Hôtel-Dieu l'histoire d'une femme, où l'inaction, tant du moral que du physique, paraît avoir contribué pour beaucoup à son embonpoint plus qu'ordinaire, quoiqu'il soit évident que chez elle d'autres circonstances y ont participé. Françoise Cunier, fille âgée de 38 ans, autrefois d'une taille grêle et se portant bien, était seulement sujette à quelques coliques qui précédaient chaque menstruation, et disparaissaient aussitôt que le flux menstruel avait pris son cours. Il y a environ 18 mois qu'à la suite de vives douleurs de tête et de quelques dérangemens dans la menstruation, elle perdit peu-à-peu la vue du côté droit, sans que cet œil ait paru malade : il ne fut affecté d'aucune douleur ni d'autres symptômes inflammatoires. Il survint bien une tuméfaction des paupières et de la joue du même côté, mais ce gonflement avait pour cause l'application de plusieurs sangsues près de l'angle externe des paupières. Malgré l'emploi d'un séton à la nuque et de vésicatoires aux bras, dans l'intention de mettre l'œil gauche à l'abri d'un pareil accident, cet œil éprouva bientôt le même sort; huit mois furent à peine écoulés qu'un jour cette personne en déjeûnant fut tout-à-coup privée de la vue. Dès ce moment elle a été totalement délivrée des douleurs de tête dont elle était atteinte depuis long-temps

Cette fille, six semaines après, entra à l'Hôtel-Dieu. Deux vésicatoires lui furent successivement appliqués à la nuque, mais n'eurent aucun effet contre sa cécité. Cette affection étant alors regardée comme incurable, on abandonna toute espèce de traitement. Ses menstrues, qui avaient beaucoup diminué durant les deux premiers mois de son séjour à l'Hôtel-Dieu, ont entièrement cessé au quatrième mois. Depuis, son appétit est devenu considérable; les trois-quarts de la portion accordée aux malades dans les hôpitaux, et une livre de pain qu'elle recevait tous les jours du dehors, ne pouvaient y suffire. Elle prit alors de l'embonpoint, et d'une manière si rapide, que chaque jour on semblait en remarquer l'augmentation.

Cet embonpoint, déjà parvenu à un assez haut degré en ce moment, non-seulement paraît se ralentir dans son accroissement, mais encore diminuer. Cependant les fonctions de cet individu continuent à se bien exécuter; quelques embarras gastriques qui surviennent de temps en temps sont les seuls dérangemens qu'on y remarque. La locomotion devient même plus facile, et la respiration moins gênée.

Quoique cet embonpoint ait diminué, il est encore assez caractérisé; et s'il n'est point remarquable par son degré, il l'est du moins beaucoup par la rapidité avec laquelle il s'est effectué, puisqu'il est parvenu à l'état actuel dans l'espace de trois mois. La face de cette personne est bouffie; ses joues sont un peu pendantes; son cou est court et entouré de quelques sillons, résultant de la graisse contenue dans le tissu cellulaire sous-cutané de cette partie; sa poitrine, matelassée par la graisse qui l'environne, présente une circonférence plus qu'ordinaire; ses seins, qui autrefois étaient très-petits, sont volumineux; son abdomen, qui, proportionnément, n'est pas moins volumineux, avance beaucoup, et aucune fluctuation n'y est sensible; ses membres, surtout les inférieurs, sont gros et gras; on remarque aux plis des articulations plusieurs sillons profonds formés par la graisse que renferme la peau de cet endroit.

Tel est l'état de la fille qui fait le sujet de cette observation. Je n'ai remarqué chez elle aucun des symptômes qui pussent annoncer évidemment quelque lésion du cœur. Lorsqu'elle marche un peu plus que d'ordinaire, elle se sent oppressée et éprouve des angoisses, mais qui me paraissent plutôt tenir à l'état de la respiration. Je ne lui ai jamais aperçu de palpitation ni d'irrégularité dans le pouls, qui, chez elle, est naturellement mou et lent.

CHAPITRE III.

Lésion des fonctions produite par l'obésité, et suites fâcheuses qui en proviennent.

XXII. L'obésité, quand elle est parvenue au point où la graisse est accumulée en grande quantité dans les parties, gêne leur action, émousse leur sensibilité, et altère même leur tissu ; est nécessairement accompagnée de la lésion de la plupart des fonctions de l'économie animale.

XXIII. Ordinairement les forces digestives se soutiennent assez bien chez les personnes grasses ; elles ont même beaucoup d'énergie dans la plupart ; leur appétit est excellent, et la table fait souvent leur plus grande jouissance. Si quelquefois la digestion est gravement lésée, c'est lorsque l'abdomen contient un amas prodigieux de graisse. L'épiploon, qui en est presque toujours le réservoir, comprime les organes digestifs, et, tiraillant spécialement l'estomac, à la grande courbure duquel il tient, ne lui permet pas une facile dilatation pour recevoir les alimens ; dans ce cas, il gêne ses mouvemens péristaltiques, et les matières alimentaires, à la fin, ayant plus de tendance à repasser par l'œsophage qu'à sortir par le pylore, il survient des nausées, des vomissemens opiniâtres, qui ne cessent souvent qu'à la mort. M. *Portal* (Obs. sur la nat. et le trait. de plusieurs maladies), rapporte des observations sur

ce sujet. La première concerne une femme qui avait au ventre une tumeur qui faisait saillie, principalement à l'ombilic. Des vomissemens survinrent, et furent si continus, que la malade en périt. A l'ouverture du cadavre, on trouva un amas prodigieux de graisse dans l'épiploon et autour du pylore. La seconde a rapport à un enfant dont la mort fut aussi précédée de vomissemens opiniâtres. Par l'inspection du corps, on vit l'épiploon d'un volume tel, qu'il remplissait toute la capacité de l'abdomen.

XXIV. Les énormes collections de graisse dans l'abdomen troublent non-seulement les phénomènes de la digestion, mais encore apportent de la difficulté dans l'excrétion des matières alvines et de l'urine. Les hernies doivent souvent leur existence à la même cause; aussi n'est-il pas rare de voir des hommes très-ventrus atteints de plusieurs hernies à la fois, surtout de l'ombilicale.

XXV. La respiration s'exécute presque toujours difficilement dans le cas d'excès d'embonpoint, et en raison du volume des collections graisseuses renfermées dans la poitrine ou dans l'abdomen. Alors les poumons, naturellement mous et peu résistans, se laissent facilement comprimer et reléguer dans un petit espace. En outre, les mouvemens des parois de la poitrine, surtout ceux du diaphragme, sont rendus difficiles par la compression des viscères abdominaux, qui sont eux-mêmes pressés par la quantité de graisse dont ils sont surchargés. Il doit s'en suivre une grande gêne dans l'exercice de la respiration, qui devient encore plus pénible par la moindre agitation, au point que les personnes atteintes de cette surcharge graisseuse, dans les grands mouvemens de l'ame ou du corps, sont exposées à périr de suffocation. Plusieurs auteurs nous donnent des exemples de personnes qui ont ainsi terminé leur vie. Je vais me borner à trancrire celui-ci : *Vir quinquagenario major, aliàs sanus, multis abhinc annis molestissimâ spirandi difficultate laborat, quæ, vel levi motu corporis, exacerbationes patieba-*

tur. Tandem suffocatus interiit. Institutâ cadaveris sectione, in conspectum veniebat mediastinum copiosissimâ pinguedine suffarctum. Simili fermè modo afficiebatur pericardium, adeò ut pulmones, hâc mole compressi et costis affixi, solitam dilatationem assequi minimè potuerint (è Miscellaneis curiosis).

Les personnes chez qui les poumons sont comprimés, les mouvemens des parois de la poitrine gênés, sont d'autant plus exposées à périr de suffocation, que, comme je vais le faire remarquer, les poumons se trouvent dans un état voisin de la congestion.

XXVI. Dans l'obésité, la circulation peut souvent être regardée comme une des fonctions les plus lésées. L'énorme quantité de graisse qui enveloppe le cœur, la compression que les gros vaisseaux, tant artériels que veineux, reçoivent de la part des masses graisseuses placées dans leur voisinage, et l'état de plénitude par la matière adipeuse dans lequel se trouvent les parties, sont autant de causes qui s'opposent au libre exercice des fonctions du système circulatoire. De-là naît un ralentissement dans le cours du sang, qui est remarquable, surtout dans les parties éloignées, et qui entretient dans les grandes cavités, où la circulation est toujours plus active, un état pléthorique. Le cerveau et les poumons, organes d'une texture très-délicate et très-vasculaire, sont plus particulièrement le siége de cette pléthore, qui les dispose singulièrement à être affectés de congestion.

XXVII. Dans les lésions de la circulation, la mort non-seulement peut être l'effet d'une congestion cérébrale ou pulmonaire, mais encore peut dépendre d'un affaiblissement graduel de la faculté contractile du cœur, résultant, soit de la compression qu'il reçoit par l'énorme quantité de graisse qui, chez les individus très-gras, l'enveloppe de toutes parts, soit de la dégénérescence graisseuse du tissu de cet organe. Cette dégénérescence, très-commune dans le système musculaire dont l'action est soumise à la volonté, a été

observée aussi dans le cœur par quelques anatomistes modernes. Il existe quelques observations, relativement à la surcharge graisseuse du cœur, où il est plus que probable qu'elle a été, en grande partie, cause de la mort. *Kerckringius* rapporte que, dans le cadavre d'un enfant extrêmement gras, le cœur paraissait manquer tout-à-fait, tant était grande la quantité de graisse dont il était enveloppé. Cet enfant était mort dans un *accès de suffocation*. *Bonnet* a vu, en ouvrant le corps d'un homme qui avait beaucoup d'embonpoint et dont la mort avait été subite, le péricarde et le cœur enveloppés dans une énorme quantité de graisse. *Morgagni* et *Lieutaud* ont fait aussi de pareilles observations. Ce dernier médecin, dans son Anatomie, prat., obs. 464, fait mention d'un homme âgé de 50 ans, renommé par son énorme embonpoint. Il éprouvait de grandes difficultés dans la respiration, et, depuis quelque temps, ne pouvait presque pas se livrer au sommeil. Il périt subitement. A l'ouverture de son corps, on trouva le cœur, qui était presque caché par la graisse, très-dilaté, et le médiastin distendu par une quantité étonnante de graisse. Dans le Journal des Professeurs *Corvisart*, *Leroux* et *Boyer*, au mois d'octobre dernier, M. *Dupuytren* a inséré une observation faite sur une obésité suivie de maladie du cœur et de la mort. Marie-Françoise Clay, née à Vieille-Église, département du Pas-de-Calais, nâquit et fut élevée dans l'indigence. Elle fut réglée à 13 ans, et elle avait alors la peau blanche et fine, les cheveux chatain-clair, et un grand embonpoint. A 25 ans, elle fut mariée à un fripier, dont elle suivit constamment les courses. Malgré son embonpoint, elle eut six enfans, dont les uns périrent avant leur naissance ou moururent quelque temps après. Un seul a survécu, et n'offre rien que de très-ordinaire dans sa conformation et son embonpoint.

Cette femme eut son dernier enfant à l'âge 34 ou 35 ans, époque à laquelle elle avait déjà acquis un grand embonpoint, dont les progrès ne furent point retardés, quoiqu'elle fût obligée de mendier son existence.

Cette femme avait 5 pieds un pouce de hauteur, et 5 pieds 2 pouces de circonférence, mesurée au niveau de l'ombilic; sa tête, petite relativement au volume de son corps, se perdait au milieu des deux épaules. Son cou avait disparu, et ne laissait entre la tête et la poitrine qu'un sillon de plusieurs pouces de profondeur. En arrière, les épaules, soulevées par la graisse, formaient deux larges reliefs. De sa partie antérieure pendaient deux mamelles de 28 pouces de circonférence à leur base; et de 10 pouces de longueur; elles retombaient ensuite sur le ventre, qu'elles couvraient jusque près de l'ombilic. Sur les côtés, le volume de la graisse amassée sous les aiselles tenait les bras soulevés et écartés du corps. L'abdomen, séparé en avant de la poitrine par un large et profond sillon, n'était pas relativemeut aussi volumineux que la poitrine: ses parois n'avaient qu'une épaisseur médiocre, et son volume paraissait tenir uniquement à celui des viscères contenus. Les lombes avaient 2 pieds 6 pouces de largeur; et les hanches, pourvues d'un énorme embonpoint et relevées jusques sur les côtés de la poitrine, semblaient faites pour la soutenir et fournir aux bras un point d'appui. Les cuisses et les jambes étaient très-grosses, et étaient creusées, à de petites distances, par des sillons circulaires et profonds. Au milieu de ces déformations, les membres supérieurs avaient conservé leur forme, leurs proportions premières; et leur augmentation de volume, loin de les rendre difformes, leur donnait, au contraire, ce genre de beauté que *Rubens* avait pris pour modèle.

Tel était, vers la quarantième année de sa vie, l'état de cette femme, et tel est aussi celui dans lequel elle est représentée dans le plâtre de M. *Getty*, au Musée de l'Ecole de Médecine, à cela près de quelques différences survenues dans les derniers momens de sa vie, et à l'habitude qu'elle avait de se coucher sur le côté droit; ce qui a déterminé une augmentation de volume de toutes les parties droites.

Malgré cet excessif embonpoint, cette femme faisait près de deux

milles chaque jour pour mendier son existence ; à la vérité, sa respiration était courte et gênée ; son appétit était très-grand, sa digestion très-bonne, son esprit assez gai, malgré l'abjection et la misère dans laquelle elle vivait.

Ce n'est qu'à 40 ans que commença la maladie du cœur. A cette époque, cessèrent les règles, qui jusqu'alors avaient paru avec beaucoup de régularité. Elle éprouva des difficultés de respirer, des suffocations et des palpitations très-irrégulières. A ces symptômes se joignirent, au bout de plusieurs mois, une infiltration légère des membres inférieurs, et plusieurs crevasses à la peau, par lesquelles s'écoulait une assez grande quantité de sérosité. Elle fit usage des purgatifs et des diurétiques qu'on lui avait conseillés, et en obtint, à plusieurs reprises, de grands soulagemens. Cependant, cela n'empêchant pas la maladie de faire des progrès, elle fut contrainte d'entrer à l'Hôtel-Dieu le 17 mars 1806.

Elle était obligée, pour éviter d'être suffoquée, de se tenir jour et nuit dans une positition verticale : malgré cette position, sa respiration était courte, pénible, et se faisait comme par saccades.

Elle disait éprouver au côté gauche de la poitrine des palpitations que son embonpoint ne permettait pas de sentir ; son pouls était petit, serré et intermittent, et ordinairement au bout de 4 pulsations ; sa face était tuméfiée ; sa conjonctive rouge ; son nez et ses lèvres livides ; son ventre gros, mais sans fluctuation sensible ; ses membres supérieurs et inférieurs étaient infiltrés, froids et livides.

M. *Defrasnes* lui fit administrer les purgatifs et les diurétiques qui l'avaient tant de fois soulagée, et parmi les purgatifs, spécialement l'eau-de-vie allemande à assez forte dose. Cependant, au bout de quelques jours, tous les symptômes s'aggravèrent, et la malade, abandonnant tout-à-coup les soins qu'elle prenait auparavant de se tenir dans une position favorable à l'exercice de la respiration, périt après une agonie de plusieurs heures.

A l'ouverture de son corps, comme pendant sa vie, deux sortes

de faits ont été observés; les uns, relatifs à l'obésité; les autres, à l'affection du cœur.

Quant à l'obésité, on a remarqué que l'accumulation de la graisse dans le tissu cellulaire sous-cutané était considérable. L'épaisseur de ce tissu cellulaire à la poitrine avait antérieurement deux pouces six lignes; au dos, deux pouces; aux mamelles, sept pouces; à l'abdomen, un pouce seulement; à la région pubienne, quatre pouces; aux lombes, deux pouces six lignes; à la hanche, quatre pouces; à la hauteur du trochanter, trois pouces.

On trouva une grande quantité de graisse à l'origine des gros vaisseaux, à la base du cœur, dans le médiastin, dans les différens plis du péritoine, surtout dans l'épiploon et le mésentère, où le tissu adipeux avait deux pouces d'épaisseur.

On n'a vu aucun organe qui ait subi une transformation graisseuse, si l'on excepte les mamelles, dont le tissu glanduleux avait disparu et avait été remplacé par de la graisse. Les muscles, quoique pénétrés par elle, conservaient leur caractère.

Le cœur était volumineux, sans être très-disproportionné. Cette augmentation paraissait surtout due à l'ampleur des cavités gauches. L'orifice de l'artère-aorte était cartilagineux et plus étroit d'un tiers qu'il n'a coutume de l'être, et qu'il ne l'était sur le cœur d'un autre individu avec lequel il fut comparé. Les poumons contenaient une assez grande quantité de sang, et étaient cependant sains et libres d'adhérence. Les cavités droites du cœur contenaient aussi une assez grande quantité de sang, de même que les veines qui s'y rendent. Les membranes muqueuses gastro-pulmonaires étaient rouges. Les membres supérieurs et inférieurs, et tout le côté gauche du corps, sur lequel la malade avait expiré, étaient infiltrés par une assez grande quantité de sérosité mêlée à la graisse dans diverses proportions.

Il est remarquable qu'on n'a trouvé aucun épanchement séreux dans le péritoine, dans la plèvre ni dans le péricarde.

Telle est, en abrégé, l'histoire donnée par M. *Dupuytren*, de

la femme dont le modèle en plâtre est exposé au Musée de l'Ecole.

XXVIII. Si nous examinons les organes destinés à nous mettre en rapport avec les objets extérieurs, nous voyons que ceux qui reçoivent les sensations, de même que celui qui les perçoit, ne souffrent ordinairement dans l'obésité aucun changement dans leur organisation ; leurs fonctions seulement paraissent perdre un peu de leur activité ordinaire.

XXIX. On remarque que les organes locomoteurs actifs, dans le cas d'exhalation graisseuse considérable, s'atrophient, et que l'état graisseux du tissu cellulaire qui les environne et les pénètre est pour eux un état d'affaiblissement. Si, outre la faiblesse des muscles, on considère le poids énorme du corps et la gêne où se trouve alors l'action de toutes les parties, on ne sera point surpris du peu d'exercice dont l'homme est susceptible dans cette situation, et l'on concevra facilement qu'il est incapable de remplir aucun des devoirs de la société, et qu'il est même à charge à ceux qui l'environnent.

XXX. Une altération bien plus profonde des muscles, est leur dégénérescence graisseuse, que plusieurs auteurs, même parmi les anciens, paraissent avoir remarquée. *Aristote*, dans son histoire des animaux, l'attribue à un excès de nourriture et dit : *Vertitur pingue quoties pabuli copia suppetit. Haller*, qui l'a aussi indiquée, cite à ce sujet *Lenwenhoek*, qui a vu le tissu des muscles pénétrés par un amas de graisse. *Albinus*, après avoir considéré les muscles en général, ajoute : *Pinguedine ita distenditur aliquandò, ut reliqua musculorum suffocet ; tendines verò pinguedini tam facilè non cedunt.* Cependant ce qu'en ont dit ces auteurs n'indique pas une véritable conversion du tissu musculaire en graisse. Cette dégénérescence a été mieux observée par les modernes. *Viq-d'Azir*

dit l'avoir vue trois fois : la première dans l'amphithéâtre d'*Antoine Petit*, et la description en fut faite dans le journal de médecine, par *le Thual*; la seconde à l'hôpital de la Charité. « Mais, dans aucune de ces deux circonstances, dit-il, la désorganisation n'était aussi complète qu'elle l'est dans le sujet de l'observation suivante » (t. V, édit. de *Moreau*, p. 365). L'auteur dit : « Parmi les cadavres qui « ont été apportés à mon amphithéâtre, il s'en est trouvé un dont « la jambe était fléchie sur la cuisse, et le pied fortement tendu, « sans que l'extrémité fût amaigrie ou infiltrée. . . . . . Surpris « de trouver les articulations saines, j'ai divisé la peau pour dé- « couvrir les muscles de la cuisse ; mais au lieu de muscles, je « n'ai trouvé qu'un tissu graisseux, fibreux et cellulaire ; et si on « en excepte quelques-uns, je me suis aperçu que tous ceux de « cette extrémité avaient subi cette métamorphose. . . . . . Le « sujet de cette observation était vieux, et l'on n'a point trouvé dans « les grandes cavités de cause à laquelle on puisse attribuer ce « vice de conformation. Les informations que j'ai faites m'ont appris « que, pendant long-temps, il s'était également servi des deux « extrémités ; qu'après une maladie, celle du côté gauche s'était « de plus en plus affaiblie sans se déformer, et qu'enfin le malade « avait été contraint de marcher à l'aide d'une béquille ». L'auteur, après avoir fait successivement l'examen des muscles qui avaient le moins éprouvé ce changement, et de ceux qui en avaient été le plus atteints, continue ainsi : « Mais ce que cette extrémité pré- « sente de plus curieux, c'est la désorganisation de la fibre mus- « culaire et sa dégénérescence en fibres cellulaires qui se fait par « nuances successives. Dans le couturier, si on examine depuis son « insertion à l'os des îles jusqu'au tibia, on observe tous ces chan- « gemens avec leurs degrés successifs de la manière la plus frap- « pante : inférieurement, il est tellement confondu avec la graisse « qui environne le genou, qu'on ne peut l'en distinguer. Le demi- « nerveux, dans sa portion arrondie, n'a pas de tendon distinctif, « toute sa substance est homogène et continue. On peut faire la

« même observation sur presque tous les autres muscles : la graisse « qui se trouve dans leur corps est ferme, blanche, contenue dans « un grand nombre de petites cellules, et n'écarte point les trous- « seaux les uns des autres; les fibres qui tiennent la place des mus- « culaires m'ont paru plus ténues, plus fines et plus analogues à « la substance ligamenteuse; le tissu cellulaire qui les unit est « blanchâtre, plus lâche et plus diductible qu'il n'est ordinairement. « Ce n'est point entre les lames que ce tissu graisseux paraît être « épanché, mais bien entre les élémens de la fibre elle-même. Si « on presse fortement un muscle de cette extrémité, on en exprime « une très-grande quantité de graisse qui ne diffère en rien de « celle qui est répandue dans tout le système cellulaire. . . . . « Enfin, le muscle, privé de la graisse à l'aide d'une presse, ne « paraît plus être et n'est plus en effet qu'un canevas ligamenteux « du tissu cellulaire ».

Depuis *Viq-d'Azir*, les anatomistes ont eu souvent occasion de remarquer cette dégénérescence graisseuse des muscles; ils ont vu qu'elle est surtout fréquente dans les membres privés en partie ou en totalité du mouvement; que ce sont les vieillards et les paralytiques qui en donnent le plus d'exemples, et qu'il n'est pas rare de voir, en examinant les membres comme atrophiés de ces individus, que le peu de volume qu'ils conservent est dû, en grande partie, à la graisse qu'ils contiennent, tandis que les muscles sont pâles, graisseux et réduits à peu de chose. J'ai remarqué aussi que les muscles fléchisseurs de la jambe sont de tous les muscles ceux qui sont le plus atteints de cette désorganisation.

XXXI. Cette dégénérescence graisseuse paraît avoir quelque analogie avec ce qui se passe dans l'obésité : dans l'un et l'autre cas, il y a affaiblissement de l'action des parties et prédominance de l'exhalation graisseuse; mais dans le premier cas, il paraît, en outre, que la nutrition des muscles est lésée, et que cette lésion consiste essentiellement dans celle de la sensibilité organique, qui

4

n'est plus en rapport avec la matière nutritive de ces organes. Alors le tissu cellulaire qui forme en grande partie leur parenchyme se dépouille peu-à-peu de la fibrine, et reçoit les matériaux de la graisse, l'un des fluides que ce système, quand il est isolé, a coutume de séparer de la masse du sang.

XXXII. Quant à la génération, la plupart des physiologistes s'accordent à dire que les individus très-gras y sont peu propres. Il manque chez eux un certain degré de développement des forces vitales, nécessaire pour l'exercice de cette fonction. Cette remarque, quoique très-applicable à l'homme, l'est encore plus à la femme, chez qui les causes de stérilité sont plus nombreuses que celles de l'impuissance chez l'homme. La même chose s'observe à l'égard des animaux domestiques; à mesure qu'ils engraissent, ils deviennent de plus en plus impropres à la reproduction de leur espèce. *Hippocrate* (sect. 5, aph. 46), en parlant de la constitution de la femme sous le rapport de la génération; dit : *Quæ præter naturam crassæ existentes non concipiunt in utero, his omentum os uteri comprimit, et, priusquàm attenuentur, prægnantes non fiunt.*

CHAPITRE IV.

Traitement de l'Obésité.

XXXIII. Quoique l'obésité n'ait pas été aussi souvent l'objet de la pratique qu'elle le mérite, beaucoup d'auteurs ont écrit sur son traitement, et ont proposé, à cet effet, de même que dans les maladies soumises à l'empyrisme, une foule de moyens, parmi lesquels il en est qui ont été prônés par quelques-uns, et regardés comme dangereux par quelques autres. Les acides, les divers évacuans sont de ce nombre. Je ne m'attacherai point à faire un examen scrupuleux de ces moyens; je me contenterai d'en dire quelque

chose, en exposant ceux qui sont le plus raisonnablement indiqués, ou qui ont le mieux réussi.

XXXIV. L'hygiène, bien plus que la pharmacie, sera la source où je suivrai les principes de ce traitement, et je suivrai en cela l'exemple de la plupart des médecins, entre autres de *Cœlius-Aurelianus*, de *Sauvages*, de *Cullen*, et celui des Grecs, surtout des Lacédémoniens, qui, ne pouvant souffrir l'énorme embonpoint, obligeaient les jeunes Spartiates de se présenter nus, tous les mois, aux éphores, qui imposaient un régime austère à ceux qui avaient des dispositions à devenir trop gras.

XXXV. Ce traitement, qui consiste dans certaines règles relatives au choix et à l'usage des diverses parties qui composent la matière de l'hygiène, est utile dans tous les cas d'obésité, peut presque toujours prévenir cette affection, la faire même disparaître, ou du moins, quand elle n'est pas très-avancée, suspendre ses progrès; et lorsqu'elle est parvenue à son *ultimum*, obvier à plusieurs des accidens qui l'accompagnent ordinairement. Il n'a pas l'inconvénient de certains remèdes réputés spécifiques contre l'embonpoint excessif, lesquels donnent souvent naissance à une consomption mortelle.

XXXVI. Le mode d'alimentation doit être en partie la base de ce traitement. On doit s'abstenir de l'usage des substances très-nourrissantes, et particulièrement de celles qui disposent le plus à la production de la graisse et qui contiennent beaucoup de fécule, un des matériaux immédiats des végétaux le plus éminemment nutritif, et en même temps le plus propre à l'exhalation de la graisse. Nous en avons une preuve dans l'emploi journalier que l'on fait de ces substances pour engraisser les animaux que l'on destine au service de nos tables.

Quoique la faculté nutritive des substances animales soit aussi

très-grande, comme ce genre d'aliment est, en général, peu propre à la production de la graisse, je pense que ces substances, prises en petite quantité, surtout les chairs fortes et sèches, ne peuvent qu'être avantageuses, en contribuant à relever le ton des parties qui ordinairement pèchent par trop d'affaiblissement. C'est dans cette dernière intention qu'on propose encore, avec raison, l'emploi des assaisonnemens dans les alimens qui doivent servir à la nourriture des personnes affectées d'obésité.

XXXVII. Les boissons ne doivent point être très-féculentes, ainsi que le sont les différentes espèces de bières dont on fait un grand usage en Angleterre, dans le nord de la France. Il faut préférer celles qui sont naturellement un peu acides, telles que le cidre, les vins acidules, ou bien celles qui sont acidulées artificiellement, comme les limonades oxalique, acétique, citrique, sulfurique.

XXXVIII. Quelques auteurs ont proposé et employé quelquefois le vinaigre avec succès contre l'énorme embonpoint. Voici deux exemples où son usage a été avantageux : 1.° (*de Bello Belgico*, lib. 8). *Scipio Vitellius, celebris in historiâ belgicâ, cùm sub mediam fermè ætatem, increscente adeò corporis mole, ut fasciâ è collo substinendus, venter esset immodicè projectus, videret tardiorem quotidiè reddi se ad belli munia, homo ad militiam cuncta referens, vino suâ sibi sponte interdicto, acetum ex indè bibere ad vitæ usque finem perseveravit : effecitque ut detumescente abdomine, defluenteque ventris pelle, quâ ipse se thoracis instar obvolvebat, octoginta septem librarum decrevisse pundo compertus sit.*

2.° (*Eph. curios. nat.*, *an* 1, *decad.* 3, *obs.* JOSEPH LANZONI). *Civis quidam ferrariensis annorum* 47, *cùm extremè obesus esset, ita ut proximus suffocationi videretur, multa adhibuit in casum remedia. Jussu tandem meo acetum bibere incipit, et nunc etiam*

maximè jejuno stomacho bibit, ac pane abstinet, sicque ab obesitate est liberatus.

Mais les effets du vinaigre ne sont pas toujours suivis d'un pareil succès ; le plus souvent ils ne se bornent pas à faire disparaître l'excès d'embonpoint ; ils vont plus loin, et déterminent une maigreur extrême qui conduit ordinairement à une consomption mortelle. Telle est l'observation que plusieurs médecins ont faite sur l'usage du vinaigre. *Cullen*, fort prévenu contre ce moyen pour diminuer la corpulence, dit qu'il est persuadé que son emploi ne peut qu'être suivi de conséquences fâcheuses. M. *Portal*, qui regarde aussi l'usage du vinaigre, dans cette circonstance, comme dangereux, cite, dans son ouvrage sur le Traitement de la phthisie, une observation où il montre que l'usage du vinaigre a été suivi de phthisie tuberculeuse. « Une jeune demoiselle, dit-il, fort riche, « jouissait, il y a peu d'années, d'une parfaite santé. Elle était « fort grasse, et cet embonpoint lui devint suspect. Elle craignit « de devenir comme sa mère, qui était d'une taille extrêmement « épaisse. Une femme qu'elle consulta à cet effet lui conseilla de « boire tous les jours un petit verre de vinaigre. La jeune demoi- « selle se conforma à cet avis, et en continua l'usage pendant « plus d'un mois. Cependant elle eut une petite toux d'abord sèche. « On la néglige, elle devient humide. La fièvre lente survient ; la « jeune malade éprouve des difficultés de respirer ; la maigreur « augmente ; les sueurs nocturnes, l'enflure des pieds et des jambes « succèdent, et le cours du ventre termine cette maladie. Le quin- « quina, le petit-lait d'ânesse, les bouillons d'écrévisses, auxquels « on ajoutait les plantes béchiques, furent prescrits sans aucun « succès. A l'ouverture du cadavre, on trouva les poumons pleins « de tubercules ».

XXXIX. Le vinaigre scillitique proposé par *Etmuller*, comme le meilleur remède contre la graisse excessive, me paraît encore être bien plus dangereux que le vinaigre seul. Je ne rejette cepen-

dant ni l'un ni l'autre, comme moyens à opposer à l'énorme embonpoint. Je crois qu'administrés prudemment, c'est-à-dire à petite dose et en faisant attention à leurs effets, afin de suspendre leur usage lorsqu'ils deviendraient nuisibles, ils pourraient procurer quelque avantage.

XL. On a recommandé l'augmentation des évacuations, et à cette fin, on a proposé les divers excitans des secrétions et des voies d'excrétions. Ainsi *Sauvages* conseille les purgatifs, les diurétiques, les sudorifiques, les exutoires, etc. *Borelli* loue les sialagogues, spécialement la mastication des feuilles de tabac. Plusieurs autres modes d'évacuations ont été encore prescrits. En général, il faut être très-réservé sur l'emploi de ces moyens, car souvent ils deviennent nuisibles. Il vaudrait mieux que l'état de corpulence contre lequel on les dirige fût dissipé par l'abstinence et l'exercice. Aussi est-ce avec raison que *Cælius Aurelianus*, en examinant les méthodes de ses prédécesseurs, condamne en particulier celle des médecins qui ordonnaient contre l'obésité, la saignée, les purgatifs, les clystères, l'usage des femmes au sortir du bain, avant le repas, et la pratique de vomir après le souper.

XLI. *Cullen*, qui pense que l'obésité ne parvient jamais à un degré considérable sans produire la pléthore, me paraît plus que personne apprécier l'utilité et les inconvéniens de la saignée; il dit que, dans le traitement de la polysarcie, il faut continuellement faire attention à la réunion de la pléthore avec l'obésité; et que, quand les effets morbifiques de la constitution pléthorique menacent le cerveau ou les poumons, on doit recourir à la saignée; mais il observe que les personnes fort grasses, ne la supportent pas facilement, et, par conséquent, que, lorsque les circonstances qu'il vient d'indiquer n'exigent pas d'y recourir sur-le-champ, on ne doit pas en faire usage uniquement pour cause d'obésité. Il continue, en disant que la même remarque doit être faite à l'égard

des autres évacuations proposées contre la corpulence, car elles ne peuvent soulager que très-imparfaitement; et ces évacuations en vidant ou affaiblissant le système général, peuvent favoriser le retour de la pléthore et l'accroissement de l'obésité.

XLII. Les bains, les douches, les lotions et les frictions, ont été généralement proposés contre l'obésité. 1.° Les bains doivent être froids, afin de donner du ton à toute l'organisation, et particulièrement aux vaisseaux absorbans de la graisse. *Cœlius Aurelianus* recommande l'emploi, tantôt des bains chauds, pour exciter la transpiration, tantôt des bains froids, pour resserrer le corps. Il me semble que cette pratique ne mérite pas d'être approuvée; car l'on sait quel est le mauvais effet des bains chauds chez les pléthoriques, et, par conséquent, chez les personnes qui jouissent d'un grand embonpoint. Les bains d'eau chargée de matière saline, ainsi que ceux de sable, sous le rapport de leur effet tonique, ne peuvent qu'être utilement employés. 2.° C'est avec des liquides excitans que doivent être faites sur tout le corps les douches et les lotions. 3.° Quant aux frictions, on les pratique avec des étoffes ou des linges grossiers et bien secs, ou même avec des brosses. Quelquefois, pour produire une plus grande irritation, au moment des frictions, on saupoudre le corps avec des sels ou du sable.

XLIII. Parmi les moyens qu'on oppose à l'obésité, l'exercice est un de ceux qui méritent le plus de confiance : il a l'avantage de faciliter le cours des fluides, de provoquer les diverses excrétions; et sous ce dernier rapport, n'a pas l'inconvénient de débiliter l'économie animale, comme le font les médicamens évacuans, qui, dans ce cas, produisent un effet opposé à celui qui est indiqué. On doit avoir recours aux différens modes d'exercice, tels que la promenade à pied ou en voiture, l'équitation, la marche à grands pas, la lutte, et autres mouvemens généraux ou partiels. Mais, pour en bien faire l'application, il faut avoir égard aux

circonstances individuelles. Les personnes qui ne sont pas en état de supporter un exercice un peu fort doivent y être accoutumées, en l'essayant d'abord avec modération, puis l'augmentant par degrés.

XLIV. Les individus très-gras doivent dormir peu, et surtout éviter le sommeil immédiatement après le repas. Il faut aussi qu'ils tâchent de maintenir le moral dans un état d'excitation par les travaux de l'esprit.

Tel est le traitement que je crois applicable à l'obésité en général et sans complication avec d'autres maladies. Je n'ai point parlé de celui de la dégénérescence graisseuse qui a lieu dans quelques-uns de nos organes, parce que je pense que, lorsque cette conversion existe déjà, il est impossible d'y remédier : on pourrait peut-être la prévenir dans les organes musculaires, par le moyen de l'exercice ; mais souvent alors ceux-ci n'en sont pas susceptibles.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Mulieri sanguinem vomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect. V, aph.* 32.

I I.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid., aph.* 33.

I I I.

Si mulier quæ nec prægnans est, nec peperit, lac habeat, ei menstrua defecerunt. *Ibid., aph.* 39.

I V.

Si mulieri in utero gerenti purgationes prodeant, fœtum sanum esse impossibile. *Ibid., aph.* 60.

V.

Mulieri in utero gerenti si multùm lactis ex mammis fluxerit, infirmum fœtum significat. Si verò solidæ fuerint mammæ, saniorem fœtum significat. *Ibid., aph.* 52.

V I.

Mulieri in utero gerenti si mammæ ex improviso graciles fiant, abortit. *Ibid., aph.* 37.

V I I.

Quæ perdituræ sunt fœtus, his mammæ graciles fiunt. Si verò rursùs duræ fiant, dolor erit aut in mammis, aut in coxis, aut in oculis, aut in genibus, et non perdunt. *Ibid., aph.* 53.

VIII.

Mulieri in utero gerenti sectâ venâ abortit; et magis, si major fuerit fœtus. *Ibid.*, *aph.* 31.

IX.

Mulieri in utero gerenti, si alvus multùm fluxerit, periculum ne abortiat. *Ibid.*, *aph.* 34.

X.

Si mulieri purgationes non prodeant, neque horrore, neque febre superveniente, cibi autem fastidia ipsi incidant, hanc in utero gerere putato. *Ibid.*, *aph.* 61.

XI.

Quæ in utero gerunt, harum os uteri clausum est. *Ibid.*, *aph.* 51.